

Des Mousquetaires à Federer

TABLE DES MATIERES

Préfaces - Avant-propos - Introduction	3
1 - Les exploits des « Mousquetaires »	13
2 - Henri le patron, Jean, René et Toto	19
3 - Un jeu, un sport... un métier 1961-1964	27
4 - Philippe Chatrier : le visionnaire	37
5 - L'International Club du Lys 1964-1968 (Rosewall et Laver inspirent mes méthodes)	45
6 - L'Open... la première équipe de France professionnelle 1968-1972	57
7 - La DTN - Gil de Kermadec 1968-1972	75
8 - Les stages : Flaine et les Hauts de Nîmes 1973-1990	83
9 - Tennis Magazine - Mon ami Jean - 1976 à aujourd'hui	91
10 - Guy et Jacob ... Jacob et Guy 1983-1990	101
11 - Le tennis suisse - La finale de la Coupe Davis 92 - 1982-1993	115
12 - De Laver/Rosewall à Sampras/Agassi (L'évolution de mes méthodes)	127
13 - Retour à la DTN - Boulouris - Grenoble 1994-2001	143
14 - La victoire du bout du monde - Coupe Davis - 2000-2001	151
15 - Le tennis féminin : de Suzanne Lenglen à Amélie Mauresmo	185
16 - L'apparition de Roger Federer 2003-2004	201
17 - Entraîneur	243
Petits papiers pour nous séparer	257
Carrière	259

CHAPITRE 1

LES EXPLOITS DES MOUSQUETAIRES

Je vous ai dit dans l'introduction que ce livre n'était pas une autobiographie, vous le découvrirez dans les chapitres suivants. Néanmoins, il me semble capital de parler de ce que furent mes premières années de joueur.

Le tennis a baigné mon enfance, tout comme l'activité physique et la pelote à main nue, mais un autre sport est venu lui faire concurrence. Du rebond de la petite balle blanche à celui plus capricieux d'un ballon de cuir ovale, j'ai été autant attiré par l'un que par l'autre. Je me suis trouvé entre deux passions qui me viennent, à mes frères et moi, de notre père.

Excellent joueur de tennis et Toulousain, il avait aussi joué au rugby. Ces deux jeux, ces deux sports furent viscéralement ancrés en moi et il m'a fallu choisir, mais beaucoup plus tard.

Ma rencontre avec le tennis, évidente au départ, a ainsi pris des chemins de traverse comme il en existe dans les montagnes des Hautes Pyrénées. Un itinéraire que je ne renie pas, bien au contraire. Peut-être parce que ces années au pays d'ovalie m'ont apporté beaucoup dans mon métier d'entraîneur. J'ai en effet toujours préféré m'occuper de plusieurs joueurs en même temps. Que ce soit dans les sport-études, dans mes stages ou même au plus haut niveau. C'est un peu comme si ce milieu du rugby m'avait laissé plus une âme d'entraîneur de sport collectif que de sport individuel. Même si le tennis a eu le dernier mot... après avoir eu le premier. Chaque histoire a son début, frappé du sceau de l'évidence ou du hasard. Parfois même des deux. Le tennis, je suis tombé dedans lorsque j'étais petit. Comme un destin auquel je ne pouvais pas échapper. Mais l'aurais-je souhaité ?

Mon père, Jacques, né avec le XXe siècle, était joueur de tennis classé en tête de seconde série, comme ses frères, Pierre et Roger. Tous les trois, après leur

jeunesse toulousaine, s'expatrièrent à Paris et jouèrent au Paribas Athlétique Club (PAC) à Rueil-Malmaison. Ce club est devenu la sortie incontournable de nos week-ends familiaux. Mon père et ma mère, Yvonne, nous amenaient avec mes deux frères Pierre et Jean, et plus tard notre sœur « Quinou ». Dès notre plus jeune âge, nous avons vu jouer au tennis, couru sur les terrains de foot, la piste d'athlétisme et les courts. Et bien sûr, nous avons frappé des balles contre le mur. Très jeune, mes souvenirs sont bien réels.

Il faut dire que la maison respirait le tennis. Les revues à la gloire des Borotra, Brugnon, Cochet et Lacoste étaient dans le salon puis bien reliées dans la bibliothèque. Je devais avoir à peine un an et demi lorsque j'ai été photographié avec une raquette aussi haute que moi. Il régnait chez nous les jeudis et les week-ends, une ambiance sportive. Mais si cette atmosphère était nécessaire pour m'attirer vers ce sport cela ne suffisait pas. Il fallait un élément déclencheur. Mon père fut celui-là. Même si je ne l'ai pas vraiment vu jouer dans ses meilleures années, avant-guerre, j'ai eu la chance de le voir plus tard. Il avait alors 45-46 ans et j'ai l'image d'un joueur encore en 2e série. Un bel athlète courant, sautant, montant au filet. Ces flashes me sont toujours restés en mémoire. D'ailleurs, c'est certainement grâce à lui que j'ai tellement aimé le jeu d'attaque, la volée. Il y avait également une dimension physique dans son tennis que j'adorais. Il y avait un goût de l'effort, du spectacle même qui lui faisait aller au bout de lui-même. Et lorsqu'il était au filet, j'avais l'impression, avec mes yeux d'enfant, qu'il était infranchissable. C'est une certitude, il m'a laissé une trace indélébile. Comme ma mère mais pour d'autres raisons, sans rapport avec le tennis.

En 1939, mon père a été mobilisé avant d'être rapatrié quelques années plus tard à Toulouse après la naissance de ma sœur. Il nous avait laissés, avec ma mère et mes frères, chez notre grand-père Henri, à Argelès-Gazost. Là-bas, il n'y avait que mes cousins et leurs mères, les hommes étant sous les drapeaux.

C'est là que j'ai mes vrais premiers souvenirs de sport : la pelote à main nue et surtout le tennis, contre les murs et... la porte du garage. Sans oublier le rugby, sport roi dans le Sud-Ouest. Mon père, comme tout bon Toulousain, avait évidemment goûté au rugby avant de rejoindre la capitale et nous avait communiqué une passion pour ce sport. Et nous, nous y jouions tout le temps, à la récré ou après l'école, avec des ballons de fortune. Sauf le dimanche où nous allions voir l'équipe locale au Pont de Tilhos, le stade d'Argelès proche du Gave de Pau et, comme tous les enfants, avant, après la partie et même pendant dans l'en-but, nous jouions mais avec un vrai ballon cette fois-ci.

Le bonheur était dans le pré. De suite, j'ai aimé ce jeu, et su qu'il y avait une grande équipe pas loin, à Lourdes, à 12 km. Tout le monde parlait des frères Prat, Jean et Maurice, les frères Labazuy, Antoine et François, de Robert Soro et bien d'autres internationaux. Lourdes était la meilleure équipe, celle qui vint rejoindre, des années après, un certain Jeannot Gachassin.

Personnellement, j'avais une admiration sans limite pour Jean Prat que les Anglais avaient surnommé « Monsieur Rugby » dont j'ai fait la connaissance par la suite pour découvrir qu'il connaissait bien le tennis. Parfois, avec mon frère Pierre, nous prenions le train en douce, ou sautions sur nos vélos, pour nous rendre au stade de Lourdes. J'étais alors autant passionné de rugby que de tennis même si je n'étais pas vraiment joueur de l'un ou l'autre sport.

Mais à la maison il y avait les fameuses revues *Tennis et golf* où l'on racontait l'épopée des Mousquetaires pour remporter et conserver la Coupe Davis de 1927 à 1933. Je lisais et relisais avec d'autant plus d'émerveillement que mon père, qui les avaient côtoyés, m'en avait souvent parlé. Si bien que, lorsqu'avec mon frère ou mes cousins, nous prenions les raquettes pour aller sur le court en friche dans le jardin familial, ou lorsque nous jouions à la pelote à main nue avec des balles râpées contre le mur de l'église ou sous le préau de l'école, je me prenais pour Cochet ou Borotra... voilà comment est née ma fascination du sport, du tennis et du rugby. Et des Mousquetaires.

Fin 45, la guerre, l'Occupation, c'est fini. Mon père est rendu à la vie civile et la famille rentre à Paris où il travaille dans l'export. Comme une évidence, il est revenu jouer à Rueil, et nous, les enfants, mes frères et mes cousins, nous jouions les jeudis, les samedis et les dimanches des journées entières dans ce club très convivial.

Puis ce fut vite les interclubs, les premières compétitions et, surtout, les tournois de vacances l'été dans les Pyrénées.

Mais en juin 1946, un événement changea ma vie si j'ose dire. Mon oncle Pierre, le frère aîné des Deniau, m'emmena à Roland Garros pour assister au match France-Yougoslavie. Ce fut le moment clef pour mon avenir. Moi qui n'avais vu les Mousquetaires qu'en photo, j'avais là sous les yeux leurs héritiers : Marcel Bernard, Yvon Petra, Bernard Destremau et Pierrot Pelizza. Les deux premiers venaient de remporter respectivement Wimbledon et Roland Garros.

La France s'inclina 3-2 après avoir mené 2-0, j'en aurais pleuré.

Quelques semaines plus tôt, Marcel Bernard avait dominé sur ce court le fameux gaucher tchèque Jaroslav Drobny lors d'une finale où il avait été mené deux sets à rien. En finale de Wimbledon, qui se disputait avant les internationaux de France, Yvon Petra avait battu l'ambidextre australien Geoff Brown. Yvon était un géant surnommé double mètre. Il avait une dégaine et une verve incroyable, très parisienne.

Le tennis me plaisait déjà beaucoup mais mon ambition a pris corps lors de ces journées, à Roland Garros. Je voulais être 1^{ere} série et jouer la Coupe Davis. C'était aussi simple que ça, sans toutefois mesurer, à 14 ans, tout ce que cela représentait vu que je n'étais même pas classé. Le premier pas intervint toutefois peu de temps après. Qualifié pour les championnats de France cadets 1947, j'atteignais les demi-finales (battu par Jean-Claude Loyau dominé à son tour en finale par Gérard Pilet) alors classé à 0 et qui devint N°2 Français.

Pour la première fois, j'étais « dans les quatre », je me suis dit : « ça y est j'y suis ! » alors que je n'étais nulle part. cependant, en venant disputer ce championnat à Roland Garros, j'eus l'occasion d'apercevoir Henri Cochet et Jean Borotra, Marcel Bernard et Yvon Petra qui venaient souvent s'entraîner avec les autres 1^{ere} série français, les seuls à avoir le droit de fouler ces courts mythiques. J'avais une vénération pour ces joueurs que je voyais enfin « en vrai ». Je dois d'ailleurs encore avoir un ou deux autographes de cette époque, mal rangés dans des cartons. Puis, très vite, j'ai eu la chance de rencontrer « le patron » ! Henri Cochet, qui était entraîneur national (c'était son titre), m'a sélectionné pour un stage junior à Dijon, au CREPS.

Le tennis était mon jeu, il devenait mon sport.... Tout en restant mon jeu préféré.

Mes véritables souvenirs de joueur de tennis remontent donc à cette époque. Des souvenirs qui se déclinent chaque été dans le Sud-Ouest. Durant les vacances, quand nous retournions dans les Pyrénées, mon père m'engageait dans les tournois : Argelès bien sûr, Lourdes, Cauterets, Bagnères-de-Bigorre puis Tarbes, Pau, Auch... C'est là que j'ai commencé à avoir mes petits classements à 15/5, 15/2, 5/6, 2/6... Nous arpentions la région à vélo ou en stop en compagnie de Philippe Deniau, mon cousin, qui avait à peu près le même niveau que moi et avec qui je jouais en double. Philippe jouait très bien et fut classé en Promotion. Longtemps après, son fils Pascal, que j'aimais beaucoup et dont je fus entraîneur au Stade Français et à Nîmes, a été un fantasque et brillant joueur de 1^{ere} série de la génération des Noah, Portes et Moretton.

De ces années-là j'ai également les souvenirs des interclubs du dimanche matin, à Rueil. Toutefois, il m'a fallu attendre 1949 pour franchir un nouveau palier. Après la guerre, il n'y avait pas ou très peu de courts couverts. Je devais donc, à mon grand regret, ranger mes raquettes à l'arrivée des mauvais jours. Pendant les mois d'hiver, je jouais au football, participais à des cross scolaires très à la mode à l'époque... Quant au rugby (mon rêve d'enfant), très peu pratiqué à Paris, il restait en marge. Malgré tout, Jean Prat demeurait mon idole. Je suivais les matches de Lourdes et de Toulouse à la radio. Sans oublier ceux de l'équipe de France que j'ai ensuite vue à Colombes grâce à mon père qui nous a fait découvrir le Tournoi des V Nations. Il nous réveillait aussi la nuit lors des combats de boxe de Marcel Cerdan, le célèbre champion du monde Français poids moyen.

Puis en 48 ou 49, Jean Cabet, le président du Paribas Athlétique Club nous a inscrits, Philippe et moi, au TCP (Tennis Club de Paris). Pour la toute première fois, nous avons pu jouer tout l'hiver sur... bois. Là, j'ai eu la chance d'avoir les conseils d'un homme unique, Eugène de Kermadec, le grand arbitre international, père de Gil, N° 3 français et futur directeur technique national de la FFT. « Gégène » était à la fois peintre et grand humaniste. Il s'occupait des jeunes dans son cher TCP et, comme il m'avait à la bonne, il me donna l'occasion de jouer avec Gil. Je progressais correctement et ce dernier proposa à mon père de m'emmener régulièrement en tournois. Sauf que, étant mauvais élève, mon père n'a jamais voulu. Il devait avoir raison. Ce n'était pas mon avis et Gil aurait, à l'époque, sûrement fait de moi un joueur moins crétin que je ne l'étais en ce temps.

Commençant à faire quelques résultats en cadets et juniors, puis au Critérium de Paris et au Critérium de France, le tennis me passionne de plus en plus. Mes objectifs se précisent : je veux monter en 1^{ère} série et jouer la Coupe Davis. Je rêve de l'Equipe de France.

Sauf que je dois partir à l'armée. Pendant un an et demi je joue peu et pas très bien. Démobilisé, je suis rappelé quelques mois après, en attente pour la guerre d'Algérie.

La caserne d'Auch est le point de ralliement pour un départ de l'autre côté de la Méditerranée... qui n'aura finalement pas lieu. Pas de manœuvre ou quoi que ce soit, aucune formation. Je me retrouve à finir là la saison de tennis et embrigadé au FC Auch, en équipe réserve. Comme un appel du pied.

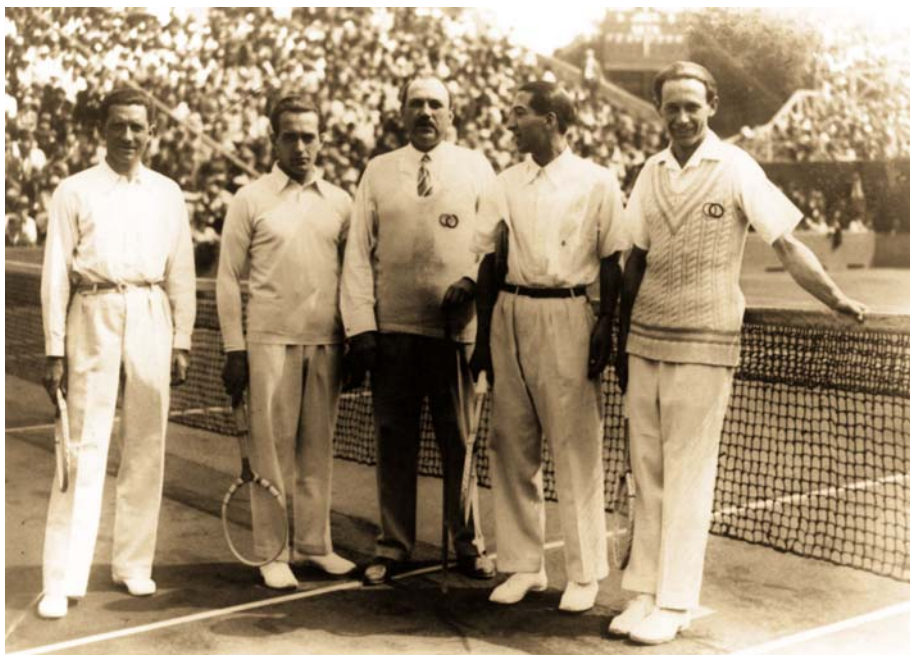
Je mordais enfin à pleines dents dans ce rugby qui me faisait rêver à travers mon

transistor ou au bord de la main courante du Pont de Tilhos ou de Lourdes. J'ai été pris d'une réelle ardeur pour ce sport même si cela n'a duré que quelques mois.

Démobilisé, définitivement cette fois, je rentre à Paris et j'incorpore l'équipe réserve du Racing Club de France tout en reprenant l'entraînement et les tournois de tennis.

Le milieu du rugby, l'amitié, les copains, tout cela m'avait séduit. A Auch comme au Racing, je pensais pouvoir faire mon trou. Je me suis rendu compte très vite que je ne pouvais pas faire les deux sports correctement, d'autant qu'il me fallait travailler. J'étais alors représentant pour la société Olivetti. Je me suis posé un challenge : monter en 1re série en un an ou revenir à Auch où l'on me proposait un job de vendeur de voitures pour jouer au rugby.

Finalement, je n'ai pas mis un mais deux ans pour atteindre mon objectif. En 1956 j'étais 1re série et j'eus même la joie d'une sélection pour le traditionnel France-Belgique. D'autres devaient suivre, notamment en Coupe du Roi, mais jamais en Coupe Davis, mon grand regret.



Les Mousquetaires au stade de tennis de Roland Garros lors de la finale du championnat de France de tennis le 26 mai 1929.

De gauche à droite : Brugnon, Cochet, le capitaine Pierre Gillou, Lacoste et Borotra.